

Avant-Propos

FRANCESCA TODESCO, ATMANE BISSANI

« **L**A VILLE, AU SOIR, LE ROUGE S'INTENSIFIE EN SES PAROIS. Ville qui, dans sa pauvreté vivante, conserve son âme, elle dit plus que la résistance : l'alternative, une voie possible qui ne soit pas celle de la soumission à la loi du monde, lorsque telle loi est une hégémonie qui nous échappe et dont on subit le joug¹ » : dense et provocateur, ce passage est tiré d'un texte faisant partie d'un ensemble épars de carnets de voyages inédits d'Abelwahab Meddeb, retrouvés après sa mort parmi ses cartes par son épouse et envoyés à Anna Zoppellari qui les a publiés et traduits². Anna avait depuis toujours manifesté son intérêt pour les analyses sémiotiques et avait consacré des remarquables études à l'imaginaire spatial maghrébin. Et, peu avant de nous quitter, elle avait lancé l'idée d'un numéro d'*Interfrancophonies* dédié à la représentation littéraire de la ville au Maghreb.

Nous avons saisi sa précieuse suggestion et nous nous sommes proposés par ce volume d'interroger l'univers fictionnel des écrivains maghrébins à travers le prisme de la symbolique urbaine. Mais comment rendre compte de façon un tant soit peu panoramique de l'écriture de la ville maghrébine ? Les chercheurs qui ont participé à ce numéro, offrant des contributions aussi variées que riches en réflexions, ont pensé l'imaginaire urbain à travers plusieurs perspectives. On a exploré le rapport entre la représentation de la ville et les enjeux esthétiques d'auteurs ayant fait de l'espace citadin source d'inspiration et matière romanesque : l'écriture de la ville dans cette optique favorise une « littérature urbaine », c'est-à-dire une narration propre à la ville et plus ou moins à la médina. Mais on a interrogé aussi le phénomène de l'urbanisation, en considérant que les villes maghrébines contemporaines sont de plus en plus le résultat de politiques renvoyant à des représentations idéologisées et stéréotypées qui déforment l'espace de la médina et/ou de la ville. Sans oublier de considérer que la ville d'aujourd'hui est confrontée à la mondialisation et aux nouvelles

¹Abdelwahab Meddeb, «Marrakech», dans *Il Tolomeo*, n°19, décembre 2017, p. 11.

² Anna Zoppellari, «Marrakech. Traduzione», dans *Il Tolomeo*, cit., p. 15-18.

migrations : phénomènes, ceux-ci, qui constituent un véritable défi pour la cité maghrébine que certains écrivains regardent comme expression de modernisme et de modernité en devenir, et d'autres, nostalgiques, comme facteur de dénaturation de tout un patrimoine culturel et civilisationnel.

Comme Anna le voudrait, en tant que spécialiste de l'œuvre de Meddeb, nous assumons l'idée de la ville comme espace privilégié d'un passage. Lieu de la déambulation, déclinaison urbaine de la quête depuis Baudelaire, la ville est l'espace d'un déplacement physique qui est en même temps un voyage intérieur, une expérience singulière où rien n'est donné, rien n'est prévu ou acquis, mais tout est à inventer et à découvrir. Et nous proposons cet ensemble d'études comme une « promenade collective » : la déclinaison d'un parcours choral à travers une multiplicité de textes qui nous montrera comment l'écriture, transformant le réel en fantasme, est une expérience humaine et altéritaire, personnelle, d'exploration et d'invention, nécessaire à l'écrivain et à tout esprit chercheur pour mieux se retrouver, en se dépaysant. Car la ville - et la ville ancienne spécialement - est un lieu plein de signes à interpréter en parcourant la pensée et l'écriture, comme le suggère encore Meddeb. Un concept, celui-ci, qui retentit aussi parmi les pages ici réunies, grâce à la réflexion de Réda Bensmaïa : « Flâner dans la ville [...], s'y perdre, c'est toujours se trouver face à une multiplicité indéfinie de signes dont le déchiffrement se transforme insensiblement en une véritable traversée de l'écriture³ ».

Cette idée parcourt le premier article du recueil, où Bensmaïa met en lumière l'imaginaire poético-rhétorique de la Médina en partant de la réflexion sur la problématique de la ville illustrée par Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien I*⁴. Il y souligne comment la rencontre avec l'univers traditionnel de la vieille ville met en jeu tout ce qui concerne le concept de la ville et de son statut dans la vie pratique des hommes : l'espace de l'urbanité, clos, codifié et homogénéisé, représentation physique et symbolique de la communauté régie par des règles, des lois, des mœurs. La Médina, espace « d'un flâneur d'un type nouveau », représente par contre, comme le suggère la romancière tunisienne Hélé Béji, « cette espèce de levée des apparences » (p. 4) qui permet à l'écrivain d'entrer en contact avec l'« autre ville » : un univers à géométrie variable, indiscernable et incertain, « que l'on ne peut connaître qu'à le traverser et qui se révélera avec une secrète affinité avec l'« espace » de la pensée » (p. 5).

« Ville-labyrinthe, Ville-rhizome, la Médina est l'image même de la pensée qui, chemin faisant, se tisse pas à pas » (p. 5). « Marcher » devient synonyme d'« écrire » et de « penser » en même temps qu'« écrire » et « penser » signifient remettre en question tout un ordre

³ *Infra*, p. 7. Désormais les renvois à cette édition seront signalés dans le corps du texte.

⁴ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980.

pour « renvoyer à l’immensité d’une mémoire que l’on croyait perdue et qui renaît à l’occasion de cette traversée » (p. 10). Dans cet espace de la tradition, tout se singularise, tout vit dans son originalité, en échappant à la logique unifiance, aplanissante et rationnelle de la ville. Suivant le cheminement dans la Médina d’une pluralité d’auteurs différents - Mebbed, mais aussi Canetti, Ollier, Béji, Marker - Bensmaïa nous signale donc la magie d’un espace, sauvage, inouï mais incessamment fertile, qui, en s’opposant aux attentes de la ville moderne d’aujourd’hui, renvoie au voyage singulier d’une écriture qui « se crée pour être à même de (se) penser » (p. 8).

En interrogeant quelques techniques romanesques, Samir Messaoudi, pour sa part, trace les différents procédés scripturaux dont se sert le romancier Rachid Boudjedra pour restituer par les biais de la fiction la mémoire des villes. En effet, dans l’imaginaire de ce grand écrivain algérien, l’espace citadin est une source intarissable de création et d’invention romanesque, souligne l’auteur qui focalise son analyse sur la centralité du procédé de réécriture du passé à partir de l’alternance des deux mémoires, l’individuelle et la collective. Publié en 2017 aux éditions Frantz Fanon, le roman *La Dépossession* raconte la vie d’un personnage-narrateur aux prises avec les démons de son passé durant la période coloniale et assistant dans le présent, impuissant, à la destruction d’un patrimoine culturel, à savoir l’atelier du peintre Albert Marquet, dans l’Algérie postindépendance. Messaoudi note que la technique du contrepoint permet à l’auteur, à travers le parallèle avec d’autres villes, de raconter et d’écrire/réécrire l’histoire de la « cité » de Casablanca, considérée selon la conception moderne du mot, tirée de la construction coloniale de l’espace urbain. Dans ce cadre, Casablanca, l’antique Cirta, la ville des ponts, espace de fiction et « cité d’Histoire par excellence » (p. 15), acquiert aussi la forme mythique d’une héroïne combattante, « une insoumise qui finit souvent par avoir raison de ses agresseurs » (p. 20). Costantine « incarne elle-même la résistance » (p. 18) : résistance d’une ville à laquelle s’ajoute celle des femmes qui, au milieu des années 50, « bombardaient, avec des légumes pourris et charogne d’animaux, la soldatesque française, sénégalaise et autres harkis [...] » (p. 18). La cité permet aussi à l’écrivain de donner libre cours à sa subjectivité : dans l’espace narratif du récit, le dedans, l’espace intime de la maison familiale qui hante la mémoire individuelle, et le dehors de la ville, symbole de l’Histoire, s’opposent mais ne peuvent pas aller l’un sans l’autre. L’écrivain, chroniqueur de l’Histoire, ne peut la saisir que par la voie de sa propre sensibilité.

Les villes marocaines peuvent être revisitées et reconstruites par une pensée et un imaginaire à la fois subjectifs et stéréotypés. C’est ce que démontre Abderrahim Kamal dans son article « Corps et espace dans les romans d’El Mostafa Bouignane. Sur *La Porte de la Chance* ». Son étude représente une sorte de cartographie et d’anthropologie de l’espace, qui lui permet d’interroger le devenir du Marocain à partir de la relation avec son corps et avec le corps d’autrui dans l’espace urbain.

Cet espace, considère l'auteur, se décline en trois grandes zones : la Médina, ville ancienne ou traditionnelle, la Nouvelle-Ville, construite pendant la colonisation, et enfin la périphérie de deux espaces, les quartiers-tampons. « Le déplacement d'un espace à l'autre ou d'une zone à l'autre est un voyage d'une 'micro-culture' à une autre, voire d'un corps à l'autre, dans une sorte de quête ou de conquête discontinue, fragmentaire » (p. 26), explique Kamal mettant en lumière chez Bouignane la relation dialectique et mnésique entre le corps et l'espace, entités qui se déterminent réciproquement. Il y a mimétisme et symétrie entre les deux, qui sont également des lieux de vie, de conflits, de rencontres et de pouvoirs. Et si dans l'imaginaire de cet écrivain marocain les corps sont essentiellement « déchéance, manque, infirmité ou impureté » (p. 30), jusqu'à atteindre une certaine animalisation, c'est qu'ils renvoient à une topographie citadine connotée par l'exiguïté, l'insalubrité, la fermeté, la promiscuité, la dépravation ou bien la ségrégation sociale que les frontières et les guerres entre bas-quartiers témoignent. Mais d'où viennent cette déchéance et cet impur qui traverse les romans de Bouignane ? - s'interroge l'auteur de l'essai. Cette écriture du corps et de la ville a son fondement dans « l'effondrement toujours imminent d'un système politique fondé sur la manipulation et la répression » (p. 33). Elle interroge le politique et l'historique de l'urbanisation/désurbanisation au Maroc : « une sorte d'enfermement ouvert », « un dispositif d'asservissement et de contrôle des corps » (p. 34), indissociable de la nature perverse de l'être ou de ce que Kamal appelle « la fragmentation de l'être ». *La Porte de la chance* (2006) peut se lire comme la biographie d'une ville et de toute une génération.

Touriya Fili-Tullon propose une lecture critique des lieux en tant que témoins silencieux des enjeux de l'Histoire dont la mémoire résiste grâce à l'art et à la littérature, bien que dans une perspective utopique. Cela en parcourant la centralité de l'espace de la ville moderne dans l'univers romanesque d'Edmond Amran El Maleh, remarquable dans l'imaginaire judéo-marocain. Le critique analyse la notion d'utopie utilisée et réinterprétée par El Maleh : en tant que « lieu irréel, lieu qui n'existe pas » (p. 37), comme l'indique son étymologie, le concept est paradoxalement évocateur d'un espace dont il souligne la vacuité référentielle. Mais c'est plutôt le recours à l'utopie dans sa dimension heuristique et herméneutique qui parcourt les fragments descriptifs et narratifs qui, chez l'écrivain marocain, modalisent la ville en lieux utopiques, note Fili-Tullon. Des éclats d'utopies (et de dystopies) traversent les textes malhéhiens : cela en projetant « l'horizon de la *convivencia* andalouse comme modèle utopique pour évoquer la cohabitation pacifique entre communautés juives et musulmanes » (p. 39), ainsi qu'on le lit dans le roman *Mille ans, un jour* (2002), ou pour raconter la « cohabitation, cosmopolite [...], entre les Marocains et les Espagnols dans la ville de Safi » (p. 39), narrée dans le recueil des nouvelles *Abner Abounour* (1995). En s'interrogeant sur la disparition de la communauté judéo-marocaine après l'indépendance du Maroc, El

Maleh, qui a lui-même vécu l'expérience de l'exil et d'un retour accompagné de l'affirmation forte de son appartenance, vise par son écriture à évoquer la conservation des traces des expériences partagées. D'ici sa lutte contre l'oubli, contre la « spatialisation du silence » (p.40) et toute une politique urbanistique de l'effacement, remarque la spécialiste qui souligne comment cette œuvre littéraire, qui ressuscite tout un héritage culturel, interculturel et cosmopolite, se transforme en archives accueillant une mémoire disparue : elle « travaille à arpenter le silence, c'est-à-dire à lire la ville comme un palimpseste dont les traces s'émeussent » (p. 40).

Abdelouahed Hajji interroge, quant à lui, la crise de l'urbanisme à partir des romans *La chaise du concierge* (2017) de Bahaa Trabelsi et *Chronique d'un départ différé* (2020) de Nadia Ayoub. Par l'analyse de ces œuvres, il met en évidence la dangereuse complexité de l'espace citadin, renfermé dans l'intolérance de la différence et de la pensée libre, et ses conséquences néfastes sur l'individu : une enquête qui s'éclaire grâce à l'étude des « contrastes », allant du matériel jusqu'à l'humain, de la ville de Casablanca, « espace accueillant de couches sociales de grande disparité » (p. 47) où se déroulent les épisodes des deux romans. Ces contrastes se matérialisent dans la dimension tragique du citadin qui, absorbé par le groupe et le collectivisme, n'est pas libre. Les romancières dévoilent donc les aspects factices de la modernité en soulignant la fragilité des valeurs humaines dans l'espace contraignant de la ville, « lieu de reproduction de la misère et de l'anarchie » (p. 50), que l'étude de Hajji parcourt dans ses traits de déshumanisation ; et cela à travers l'évocation des formes d'aliénation comme la marginalité, le crime et l'intégrisme, qui « font de Casablanca une ville redoutable » (p. 56) : « Le criminel, qui signe ses crimes par un verset coranique » en est un exemple » (p. 56). Trabelsi et Ayoub peuvent se qualifier d'écrivaines citadines puisque la ville occupe une place centrale dans leurs univers romanesques.

De même, Bernardette Rey Mimoso-Ruiz qualifie le romancier marocain Mokhtar Chaoui d'écrivain citadin, ses romans étant situés dans des espaces urbains. En effet, à l'exception de la première partie de son roman *Le Silence blanc* (2014), encadrée dans un village perdu du Moyen Atlas, les narrations de Chaoui sont des représentations variées et originales de différentes villes marocaines contemporaines. Il s'agit d'une écriture réaliste capable de mettre en évidence les enjeux sociaux de la ville, ainsi que de donner une « vision sans concession » de ses politiques, en déjouant la légende forgée par les Occidentaux. Rabat et Fès peuplent l'univers romanesque de Chaoui mais c'est Tanger, la ville natale, « la perle du Nord », qui s'affirme surtout d'un roman à l'autre, « dans un cheminement qui accompagne celui de l'auteur vers une sérénité spirituelle » (p. 72). Rey Mimoso-Ruiz souligne chez l'auteur marocain la nostalgie de voir la ville perdre sa beauté. Et cela à cause d'une « urbanisation dévorante », comme déjà d'autres lectures de l'écriture de la ville ont ici relevé. Mais dans le roman *Amour est paradis*

(2019), le protagoniste Michel approche la congrégation soufie des Derqaoua, dans une rencontre qui lui ouvre d'autres horizons : la rencontre avec le spirituel, au bout d'un sentier ouvert à la fois sur le *mare nostrum* et l'Atlantique. Sous un mode quasi rousseauiste, Chaoui ravive le mythe d'un Tanger retrouvant son origine dans un espace régénérateur : « loin du tumulte de la ville » (p. 71), au confluent de deux mers, la nature est le lieu de l'évasion vers le spirituel et du salut humain. Le volume se conclut par un article consacré à l'un des écrivains marocains modernes et post-modernes les plus représentatifs, Mohammed Khaïr-Eddine, le premier à inaugurer son œuvre par la problématique de la ville (*Agadir*, 1967). C'est l'essai de Bernoussi Saltani, dédié spécialement à Anna Zoppellari qui, d'ailleurs, dès le début de son travail de recherche, avait réalisé des belles études sur le romancier et poète de « la guerilla linguistique et poétique⁵ ». Il y focalise les aspects violents et cruciaux de la ville en revisitant son premier roman et d'autres aussi comme *Une odeur de mantèque* (1976), *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants* (1978) et *Légende et vie d'Agoun'chich* (1984). Khaïr-Eddine entend la ville comme un lieu majeur de la perte des valeurs « naturelles ». Elle est la cristallisation d'une culture dominée par le pouvoir et la doxa, ennemis de tout écart et de toute transgression, ainsi que de la célébration de la nature. Gardienne de l'orthodoxie, elle est « une mangeuse » d'hommes libres et jouit du statut de la nécropole pour les païens, note et spécifie Saltani. Espace de l'ambiguïté, la ville dans les œuvres de ce penseur de la colère « file ses métaphores de la vraie vie du langage et de la mort de l'homme dans des paradoxes qui choquent la transparence et l'ordre et célèbrent le chaos et la fragmentation » (p. 76), commente le critique en reconnaissant à l'esprit créateur du poète son étrangeté à la communauté citadine. Pour Khaïr-Eddine, « la ville est l'espace qui voit naître le poète et mourir l'homme » (p. 76), déclame Saltani, en soulignant l'écho intertextuel de Baudelaire et Rimbaud retentissant dans la parole de 'cet enfant terrible' de la littérature francophone maghrébine qui attribue au poète le devoir de défaire les canons classiques de l'écriture. Et cela pour créer le texte qui deviendra la véritable Cité pour lui-même et les hommes libres. Khaïr-Eddine, le plus amazigh des écrivains et poètes de langue française, est aussi le plus proche de la vision d'Ibn Khaldûn sur les dommages que la ville inflige aux Amazighnen, bédouins qui tirent leur nom de la liberté même : la ville est « un miroir qui déforme, enlaidit et désidentifie » (p. 81). Par une parole fragmentée et aux limites de la communication, Khaïr-Eddine vise à déconstruire les normes de la littérature au profit d'une

⁵ Comme celle-ci : Anna Zoppellari, « Dynamique de l'espace chez M. Khaïr-Eddine » dans Rachida Saïgh Bousta (éd.), *Mohammed Khaïr-Eddine : texte et prétexte*, Marrakech, Univ. Cady Ayyad, 1999, p. 135-142.

écriture qui est pour l'humanité un espace de liberté et de dignité, susceptible de « défier les Dieux et les hommes du pouvoir » (p. 87).

Cette étude est la dernière dans le chœur de mots ici réunis : une juxtaposition de points de vue hétérogènes où prend toute sa valeur la rhétorique de la multiplicité comme lieu de la rencontre et du mélange : rencontre des hommes et mélange de leurs signes. Et comme le sujet qui déambule dans la ville de Meddeb, « balbutiant tous les idiomes, touchant toutes les écritures, entrant et sortant, au hasard des rencontres, d'une scène à l'autre⁶ », nous sommes honorés d'avoir traversé et accueilli et de présenter la pluralité des signes rencontrés dans cette riche déambulation.

Nous remercions pour ces lectures fines et approfondies les spécialistes qui nous ont fait hommage de leurs connaissances, nous guidant dans cette dimension péripatéticienne et rhétorique de la ville, parmi les méandres de l'imaginaire d'un grand nombre d'écrivains maghrébins. La force des impressions suscitées par la traversé des différents espaces citadins évoqués a été rendue par une pluralité de regards aigus et pénétrants sur une pulsion scripturale qui s'est configurée comme évocation mémorielle, quête identitaire ou bien questionnement valoriel et idéologique. Et cela montrant toute la fécondité du thème de l'écriture de la Ville au Maghreb, si moderne, brûlant et en devenir, dès l'aube de la littérature maghrébine francophone aux expressions de l'extrême contemporain.

FRANCESCA TODESCO
(Université d'Udine)

ATMANE BISSANI
(Université de Meknès)

⁶ Abdelwahab Meddeb, *Tombeau d'Ibn Arabi*, Saint-Clément de rivièrre, Fata Morgana, 1995, p. 24.